

fit suivre à quelque distance par quelques uns de ses gens, et montant à cheval, il s'avança rapidement dans la plaine qui s'étendait à perte de vue devant la façade du château. Après avoir traversé la petite rivière qui coulait au pied de l'esplanade, le comte et Raphaël prirent à droite dans la direction de Grodno, et ils ne tardèrent pas à apercevoir, aux dernières lueurs du jour, les baïonnettes russes qui couvraient la route d'un réseau d'acier. Le détachement s'était arrêté, et les officiers, groupés à quelques pas, paraissaient se consulter sur les mesures à prendre.

— Il y a bien là sept à huit cents hommes, dit le comte à son compagnon. Quel malheur que nous n'ayons pas deux jours de plus devant nous : nos forces réunies auraient eu bon marché de cette troupe, et l'enthousiasme d'une première victoire pouvait avoir d'incalculables effets dans toute la province.

— J'aperçois trois ou quatre pièces de canon, dit Raphaël, en les faisant remarquer au comte.

— Tant pis ; nous n'aurons que plus de mal à nous maintenir dans notre position, répondit le comte d'un air découragé. Mais ne nous oublions pas ici, nous n'avons pas une minute à perdre. L'ennemi ne sera devant le château que dans une heure, la nuit sera venue et il ne pourra rien entreprendre avant demain matin. Nous aurons donc encore douze à quinze heures devant nous pour préparer nos moyens de défense. S'ils sont suffisans, nous tenterons un coup de désespoir : si nous sommes trop faibles pour attaquer comme je le crains, nous ferons tout ce qu'il dépendra de nous pour donner à nos amis le tems de nous rejoindre. Je ne puis véritablement comprendre comment ces Russes nous arrivent ainsi comme la foudre sur les bras. Il est impossible que les prisonniers que nous avons renvoyés hier aient pu arriver à tems à Grodno, y donner Palarme, et repaître sitôt en si nombreuse compagnie : c'est de toute impossibilité. Mais alors.... je m'y perds.

Nous allons éclaircir cette difficulté en quelques mots : on se rappelle le billet que l'intendant de Stanislas avait secrètement fait tenir au chef du détachement cantonné dans le château. Celui-ci, sans perdre de tems, avait lancé un exprès pour demander des secours, et lorsque le lendemain il avait dû reprendre, avec ses soldats désarmés, la route de Grodno, il avait rencontré à mi-chemin ce secours qui arrivait à marche forcée. Mais il ne se composait que d'une centaine d'hommes, et les événemens avaient bien changé de face depuis la veille : alors il ne s'agissait que d'arrêter un coupable protégé par sa famille et ses amis ; aujourd'hui c'était un commencement de révolution à combattre. Les deux détachemens jugèrent donc à propos de s'arrêter en envoyant demander un nouveau renfort, qui ne se fit pas entendre, et dont l'importance était mesurée à la gravité du mouvement qui se manifestait. C'est ainsi que les Russes déjouaient les prévisions du comte, en se montrant deux jours plus tôt qu'il ne s'y était attendu.

Mon cher Raphaël, reprit celui-ci en regagnant à toute vitesse le chemin du château, je n'ai pu vous dissimuler la gravité du péril où nous nous trouvons : c'est à nous de redoubler de courage et de sang-froid pour maintenir nos gens dans la confiance qui les anime et pour redoubler, s'il se peut, leur enthousiasme. Car il n'y a qu'un coup d'audace qui puisse nous tirer de ce mauvais pas. C'est cette artillerie qui me déconcerte le plus, car les effets en sont terribles sur des hommes qui ne sont pas exercés.

— Eh bien ! nous ferons comme les Vendéens dans leurs luttes avec la république française, répondit gaiement Raphaël ; nous nous mettrons à genoux devant les canons, et les boulets passant par-dessus nos têtes, nous saurons arriver jusqu'aux canonnières.

— A merveille, et c'est parler comme un vieux soldat. Vous avez toujours eu du goût pour notre métier, mon cher Raphaël ; malgré vos dernières idées sur notre politique. Vous vous souvenez sans doute qu'il y a quelques années, vous étiez le plus ardent de mes jeunes amis. Mais comme le liège, le naturel revient toujours sur l'eau.

— Sous une forme ou sous une autre, répondit Raphaël, ma première pensée a toujours été de me dévouer pour mon pays. Et certes, je ne lui refuserai pas mon sang dès qu'il me le demandera.

— Puissent tous ceux qui se sont associés à notre entreprise vous ressembler, ô mon ami, et je ne connais aucun obstacle capable de nous arrêter.

En parlant de la sorte, ils atteignaient l'esplanade, sur laquelle toute la rustique garnison du château s'était rassemblée.

— Mes enfans, s'écria le comte en mettant pied à terre, les Russes approchent : mais avant qu'ils puissent rien entreprendre, nous serons trop nombreux pour les combattre à forces égales, et ma seule crainte, c'est que nos amis, les cernant de tous côtés, ne nous enlèvent l'honneur de les vaincre.

— Marchons ! conduisez-nous à leur rencontre ! s'écria-t-on de toutes parts avec un enthousiasme qui rassura le comte.

— Non, mes amis, reprit-il avec le ton du commandement, vous ne marcherez que lorsque votre chef jugera le moment opportun. N'oubliez pas que vous êtes soldats, et que la discipline doit régler tous vos mouvemens. Cette nuit, j'attends de nombreux renforts, et la prudence veut que nous suspendions nos coups jusqu'à leur arrivée. Nous ne devons pas plus combattre sans nos amis que nous ne voudrions qu'ils combattissent sans nous. Préparez vos armes et reposez-vous en comptant sur notre vigilance.

Ayant ainsi prévenu l'esprit de sa troupe contre le découragement qu'aurait pu produire la brusque apparition de l'ennemi, le comte s'empressa de prendre tous les moyens de défense pour retarder l'attaque qu'il redoutait. Il fit d'abord allumer de grands feux sur toute la ligne de l'esplanade, comme pour indiquer le campement d'une grande multitude, et il imprima une nouvelle activité aux terrassements, déjà fort avancés, et qui devaient mettre son monde à l'abri du canon. Puis, se dirigeant vers la rivière, qu'il fallait nécessairement traverser pour aborder le château, il fit abattre le pont de bois qui unissait les deux rives. De la sorte il arrêtait la marche des Russes et les forçait à exécuter des travaux qui devaient retarder encore leurs mouvemens. S'étant ainsi assuré de quelques heures de plus, et après avoir détaché plusieurs de ses gens pour battre la campagne et surveiller l'ennemi, il rentra dans l'intérieur du château avec Raphaël et Casimir : le curé et Rosa vinrent au devant d'eux pour savoir les nouvelles du dehors.

— Il n'y aura rien de sérieux avant demain, dit le comte ; seulement, nous avons besoin de bien employer notre tems d'ici là. Et vous ne serez pas de trop pour nous aider. Il faut que sur-le-champ nous fussions partir des messagers avec des lettres pressantes pour nos amis, afin qu'ils nous rejoignent ici avant le jour avec tout ce qu'ils pourront réunir de monde. Soyez donc mes secrétaires pour un moment.

Le comte, alors, écrivit une lettre qui fut copiée une vingtaine de fois avec des adresses différentes : il fit partir les messagers devant lui en leur ordonnant de courir bride abattue et de revenir le même.

(A continuer.)

AGRICULTURE.

Le lait suie contre les brûlures graves.

Dans un cas de brûlure très grave de l'avant-bras, M. le docteur Ebers ne pouvant parvenir à maîtriser la suppuration, qui menaçait d'enlever le sujet, eut l'idée de recourir, en désespoir de cause, à l'emploi d'une forte décoction de suie préparée d'après la formule suivante :

Pr. Suie de cheminée, une poignée.

Eau commune, une pinte.

Faire bouillir jusqu'à réduction d'un tiers et pa-ser.

M. Ebers imbibait avec ce décocté des gâteaux de charpie, dont il recouvrait ensuite la masse suppurante. Cette application qui d'abord fit à peine éprouver un léger picotement, amena d'ailleurs des résultats inespérés.

En effet, le lendemain, au milieu d'un lac de pus, on trouva l'appareil sec et la plaie dans un état excellent. L'amélioration fit des progrès rapides dans les jours qui suivirent ; la fièvre qui avait existé jusque-là disparut complètement, et enfin le malade ne tarda pas à recouvrer la santé.

Nous regrettons de nous voir forcé d'insister sur un fait qui prouve peut-être plus que tout le reste l'état arriéré de l'agriculture en Canada. On nous dit donc que malgré l'abondance des fourrages, cette année, nos cultivateurs n'ont pas de vaches à lait que celles qu'ils hivernent sont généralement dans le plus pitoyable état, et cela par la plus coupable des négligences, faute des soins nécessaires. Il est facile de comprendre alors comment les cultivateurs canadiens n'ont pas la moindre idée des avantages de l'économie rurale. Des vaches ainsi soignées loin d'être profitables au cultivateur sont un fardeau de plus ajouté à tous les autres. Comment veut-on que des bestiaux mal nourris, tenus dans des étables malsaines qu'on ne nettoie que rarement, sur le pavé desquelles les vaches croupissent dans un foinier qui s'attache à leur corps et qui y reste jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, comment veut-on que de pareils bestiaux profitent au cultivateur ? Le lait de ces vaches ainsi maltraitées doit nécessairement être bien moins nourrissant ; les veaux qu'elles donnent se ressentent infailliblement de cette négligence, de là la race chétive et rabougrie d'animaux que l'on voit dans nos campagnes.

On sent donc de quelle importance il serait de stimuler l'attention de nos cultivateurs sur un sujet d'une importance si vitale pour l'agriculture. C'est aux Sociétés d'agriculture qu'il serait facile de produire de beaux résultats au moyen des primes qu'il est en leur pouvoir d'accorder. Pour cela il leur faut complètement changer leur système d'encouragement, commencer par donner l'essor à l'économie rurale, en encourageant la culture des légumes, et donner de plus des primes toutes spéciales et même considérables à ceux des cultivateurs dont les animaux recevraient le plus de soins. De cette manière les cultivateurs comprendraient bien vite qu'il est de leur intérêt d'augmenter le nombre de leurs bestiaux, de les bien soigner.